**Zeitschrift:** Tracés : bulletin technique de la Suisse romande
**Herausgeber:** Société suisse des ingénieurs et des architectes
**Band:** 134 (2008)
**Heft:** 23: Architecture humanitaire

**Artikel:** Ruines silencieuses
**Autor:** Della Casa, Francesco
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-169869

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 22.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

Francesco Della Casa

# Ruines **silencieuses**



**La BIACS, Biennale d'art contemporain de Séville, est une manifestation culturelle qui s'est signalée il y a quatre ans sur la scène internationale en invitant Harald Szeeman à en être le curateur. Cette année, même si l'élan initial est un peu retombé, sa troisième édition propose une réflexion sur les relations entre espaces virtuels et espace urbain.**

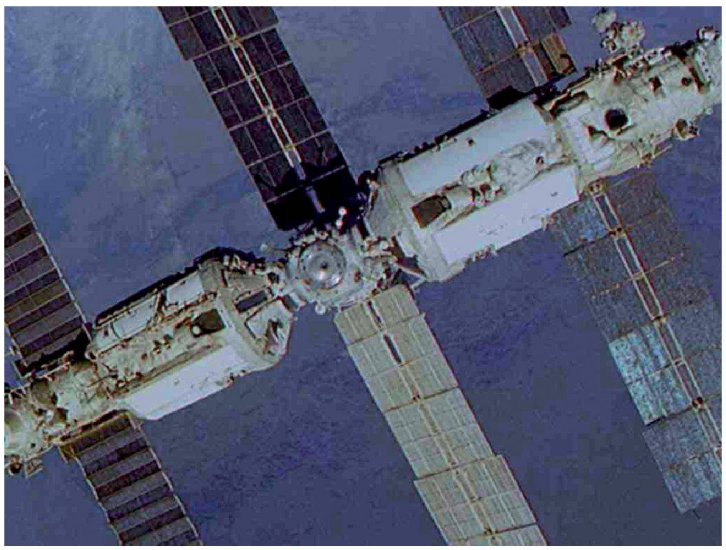
Largement alimentée par des pièces provenant des collections du Fonds régional d'art contemporain (FRAC Centre) d'Orléans et de l'exposition Archilab, l'exposition intitulée « Youniverse » entend montrer au chaland que l'univers est désormais à portée de doigt. Sa scénographie comprend deux parties, que des hôtesses aimables mais fermes invitent à découvrir dans l'ordre prévu par une didactique un peu lourde, alors que l'architecture du Monastère de la Cartuja invite plutôt à la divagation méditative.

## Invitations à interagir

La première partie propose une déclinaison des diverses variantes de l'interactivité. Ici, un tambour ponctue chaque passage devant une cellule photoélectrique. Là, un photomaton invite à ajouter une bobine à la communauté virtuelle des visiteurs. Plus loin, on est invité à composer une musique selon un algorithme aléatoire, puis à entrer dans une disco interactive animée par des téléphones mobiles.

Quelques perles, néanmoins, semblent échapper à cette démonstration convenue. Par exemple, la vidéo « Out of the Present » (1995), d'Andrei Ujica, présente un montage d'images d'archives du périple réalisé dans la station MIR par le cosmonaute Serguei Krikalev entre mai 1991 et mars 1992 (fig. 1). Parti d'Union soviétique, Krikalev atterrit dix mois plus tard en Russie. Le choix de présenter cette œuvre a-t-il pour but de nous indiquer que l'internaute compulsif risque lui aussi de vivre semblable péripétie, dès lors qu'il quitterait un instant son écran ?

L'œuvre de Ki-Bong Rhee (fig. 2a et b), « End of the End » (2006), est constituée par un livre, le « Traité logico philosophique » de Ludwig Wittgenstein, flottant dans un aquarium rempli d'eau bleutée, comme un cadavre fantomatique. Evoquant le film « Fahrenheit 451 », dont le titre signale la température de combustion d'un livre, « End of the End »

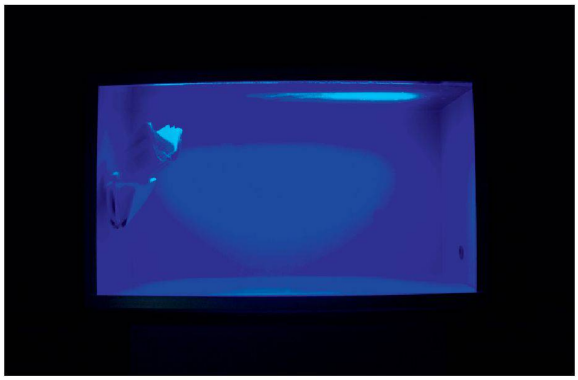


1

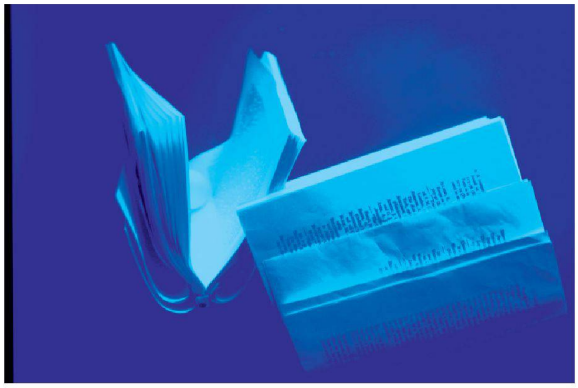
*Fig. 1 : « Out of the Present » (1995), une vidéo du Roumain Andrei Ujica (Document Andrei Ujica)*

*Fig. 2a et b : « End of the End » (2006), une installation de Ki-Bong Rhee (Photos Giuseppe Martino)*

*Fig. 3 : « Artificial Arcadia » (2001), une œuvre de Bas Princen (Photo Bas Princen)*



2a



2b

signe l'acte d'abrogation de la connaissance livresque, qu'il présente comme une tragédie suave, belle et enjôleuse. Contrairement au film de François Truffaut, qui associait la fin du livre au totalitarisme et à la violence des bûchers.

Enfin, un grand tirage photographique de Bas Princen[1], « Artificial Arcadia » (2001), montre une troupe de paparazzi ornithologues encerclant un oiseau invisible (fig. 3). Image crue du rapport de prédation iconographique de nos sociétés de la communication envers une nature en voie d'extinction.

Parmi les 170 artistes invités, les trois exemples qui précèdent nous apparaissent être les seuls à adopter une position critique envers l'avenir interactif radieux que nous promettent les trois commissaires de l'exposition, Peter Weibel, Wonil Rhee et Marie-Ange Brayer.

## Architecture pour l'interactivité

Après ce préambule consacré à l'interactivité, la seconde partie propose un panorama de l'architecture expérimentale couvrant ces cinquante dernières années. Il débute par trois dessins de l'architecte Claude Parent, « Oblique Potentialism » (1963), qui explore le potentiel d'une architecture qui s'affranchirait de l'horizontalité du plan. Il se poursuit avec des projets expérimentaux emblématiques d'Archigram, « Instant City » (1968-69), d'Archizoom, « No-Stop-City » (1969-72) ou de Coop Himmelb(l)au, « Villa Rosa » (1968-69), auxquels font écho les recherches organicistes de jeunes bureaux portant sur les thèmes de l'écologie, de la biologie ou du climat. Parmi celles-ci, le projet de Philippe Rahm, « Mollier's House » (2006-2007)[2].

Un symptôme émerge de ces diverses propositions : la représentation tend à devenir l'œuvre elle-même, qu'il s'agisse de maquettes ou de videos 3D. Pour ces dernières, une tendance forte apparaît, celle de les agrémenter d'une bande son qui souligne leurs ambitions avant-gardistes. Avec, évidemment, un phénomène de parasitage imprévu dû à la promiscuité des installations dans une exposition thématique.

[1] Dont nous avions présenté le travail photographique à propos des aspects urbanistiques du conflit israélo-palestinien dans *TRACÉS* n° 23/2007.
[2] Projet présenté dans *TRACÉS* n° 1/2006
[3] Voir également le dossier thématique consacré à l'Espagne, dans *TRACÉS* n° 7/2007
[4] Voir *TRACÉS* n° 12/2008

3

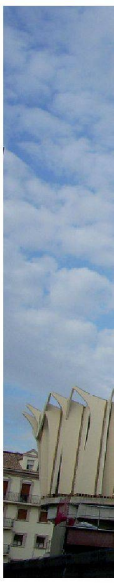
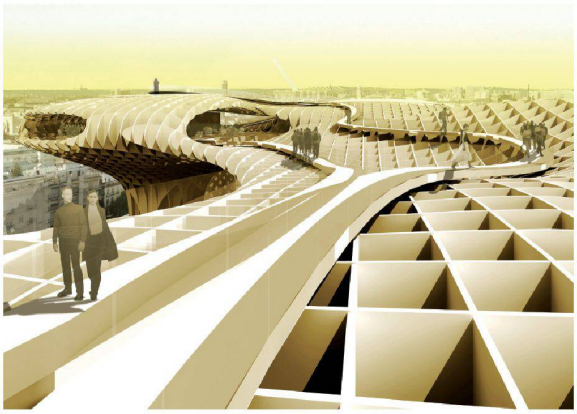


*Fig. 4 : Image 3D du projet « Metropol Parasol » de J. Mayer H. (Document J. Mayer H.)*
*Fig. 5 et 6 : « Metropol Parasol » en chantier (Photos FDC)*

## Le « mur » de la matérialisation

Le point d'orgue de cette scénographie est la présentation du projet « Parasol Metropol »[3], de Jurgen Mayer H., actuellement en construction sur la Plaza de la Encarnación de Séville. Si les visées promotionnelles de ce choix sont évidentes – le maître d'ouvrage, la Municipalité de Séville, figurant parmi les principaux mécènes de la BIACS –, la simultanéité temporelle entre cette exposition et le chantier offre aux visiteurs l'occasion rare de confronter représentation projectuelle et matérialisation, un motif de réflexion d'une acuité particulièrement vive dans le contexte de la production architecturale contemporaine.


4

Le projet développe une forme organique basé sur l'expansion d'une grille orthogonale en trois dimensions, de manière à permettre la déambulation au-dessus du niveau des toits de la ville (fig. 4). De manière onirique, il semble promettre la réalisation d'un rêve enfantin, celui de pouvoir marcher sur un nuage.

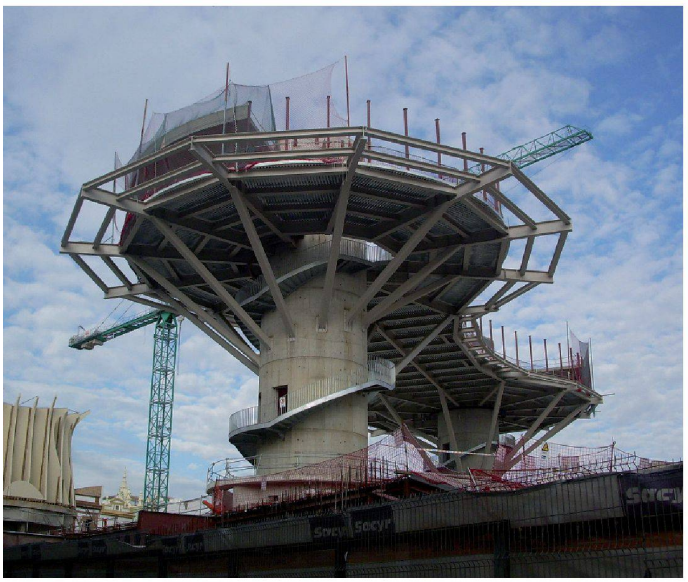
Sa réalisation constructive se heurte cependant à ce que l'on pourrait appeler le « mur » de la matérialisation. La superstructure métallique, de conception excessivement banale, repose sur deux colonnes de béton armé, l'ensemble devant être revêtu par un habillage de tôle qui tient davantage du décor théâtral que d'une pensée architecturale capable d'inventer de manière conséquente la relation entre forme et structure (fig. 5 et 6).

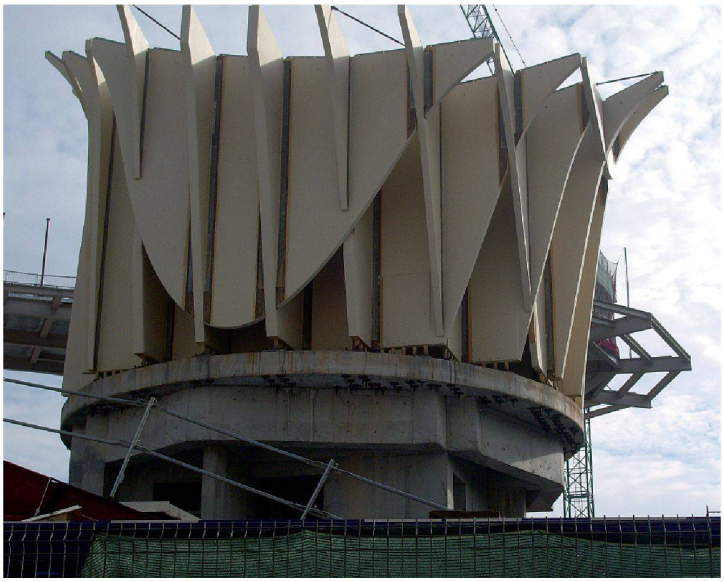
Une telle critique pourrait du reste aussi être faite au *Learning Center* du bureau SANAA, actuellement en construction à l'EPFL[4]. A ceci près que, dans ce cas, l'écart entre forme et structure est emphatisé, chaque innovation architecturale donnant lieu à une solution d'ingénierie inédite, dans un duo où l'harmonie naît précisément d'une dissonance initiale irréductible.

Le face-à-face, des deux côtés du Guadalquivir, entre l'exposition de la BIACS et le chantier de « Parasol Metropol » sur la Plaza de la Encarnación a quelque chose d'étrangement prémonitoire. Entre le site de l'Exposition Universelle de 1992 et celui où s'érige lentement un projet à l'ambition babélienne, il y a aujourd'hui comme un état de convergence momentané : tous deux ont l'aspect d'une ruine silencieuse.

Francesco Della Casa

BIACS3, « youniverse ». <www.fundacionbiacs.com>


5


6